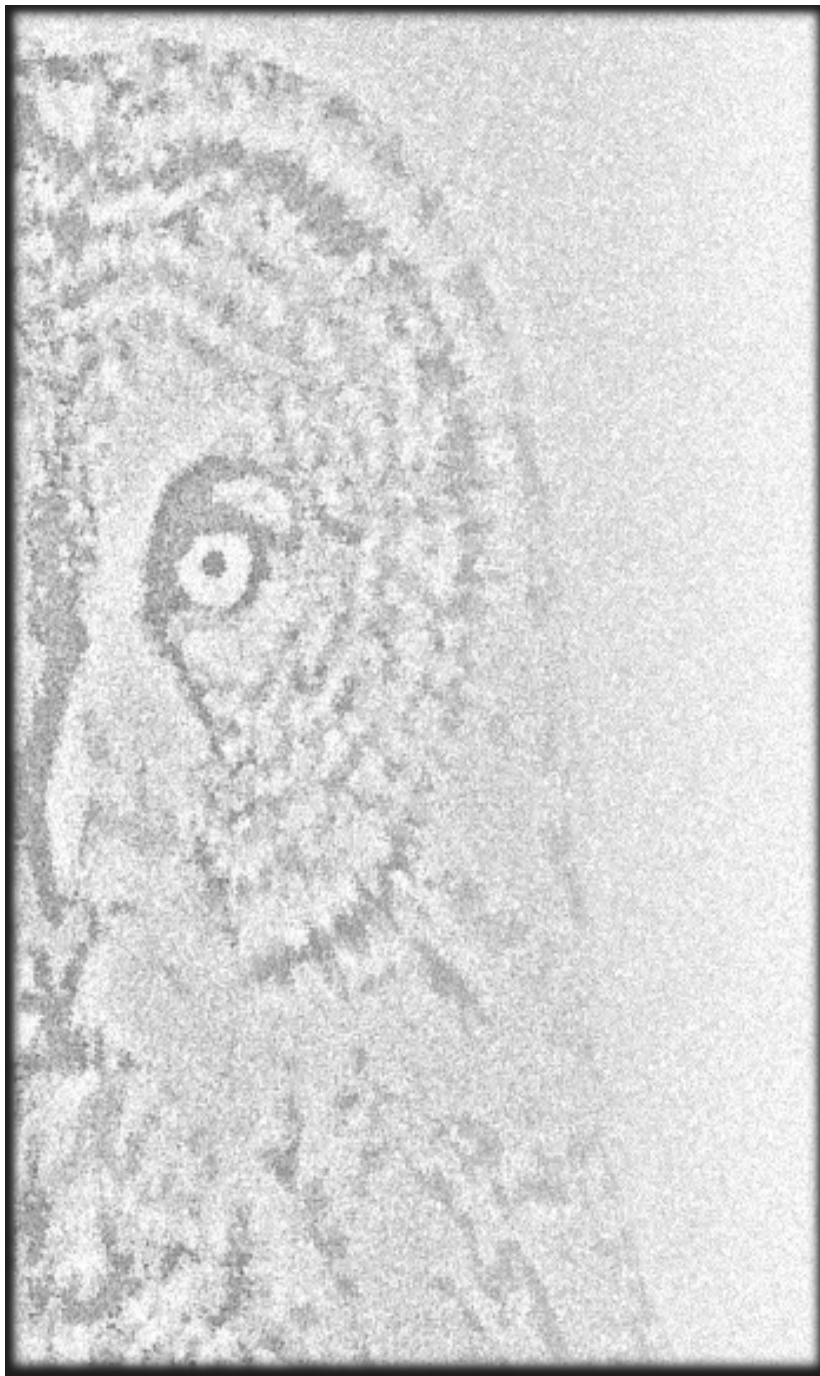


# Bulletin de la Société de Philosophie du Québec

Volume 29, numéro 2

Printemps 2003

---



## SOMMAIRE

Parutions récentes

p. 3

Intérêt et réussite en philosophie  
collégiale

p. 4

À la découverte de Berkeley...

p. 7

*La glande pinéale* de Berkeley ou  
le tabac philosophique

p. 8

Leibniz, immatérialiste avant la  
lettre ?

p. 12

Malebranche et Berkeley :  
les créatures et les raisons  
éternelles

p. 15

Jeu-questionnaire

p. 17



---

## MALEBRANCHE ET BERKELEY : LES CRÉATURES ET LES RAISONS ÉTERNELLES

Philippe Gagnon  
Professeur adjoint  
Université de Sherbrooke

---

Il n'y a pour George Berkeley (1685-1753) aucune manière d'espérer découvrir une puissance cachée dans les corps, les rendant capables d'opération ou d'efficace causale en dehors d'une organisation schématique des idées des choses, apprise à même l'expérience. L'ensemble de règles ou de méthodes établies par lesquelles l'Esprit dont nous dépendons excite en nous les idées des sens sont appelées les lois de la nature. On ne saurait dire que l'expérience d'un donné existant radicalement hors de l'esprit soit niée, puisque nous connaissons les régularités non en découvrant des connexions nécessaires entre nos idées, mais en observant les lois établies de la nature sans lesquelles nous serions dans la confusion. Pourtant, la volonté qui gouverne la nature et a fait ses lois n'a pas organisé les choses de telle façon que ces dernières nous conduiraient directement à elle.

Nos sensations, vives ou non, sont des idées : elles existent dans l'esprit. Les idées des sens sont plus fortes et cohérentes que les idées de l'esprit, mais cela ne signifie pas qu'elles existent sans l'esprit. Berkeley ne nie l'existence d'aucune des choses que nos sens appréhendent, encore moins des choses dont notre réflexion s'avise. Ce qu'il attaque c'est l'existence de ce que les philosophes nomment matière ou substance corporelle. Il ne s'agit pas de nier tout donné extérieur à l'esprit et de tomber dans le plus absolu des solipsismes. Les substances corporelles ne sont pas totalement écartées si nous leur donnons l'acception du sens commun, qui référerait volontiers à un *stuff*, une étendue, solidité, poids. C'est plutôt la substance au sens philosophique, comme support de qualités et d'accidents sans l'esprit qui est niée. Finalement, tout ce qui existe est *entia rationis*, n'ayant d'existence que dans l'esprit.

Que les lois de la nature soient le résultat d'un pouvoir constructif de l'esprit, on peut l'entendre.

Qu'il suffise de se rappeler du grand P. A. M. Dirac qui déclarait que les lois de la nature n'étaient que de bonnes approximations, en laissant entendre qu'elles auraient pu se modifier au cours de l'histoire de l'univers. De même la thèse d'une inintelligibilité d'une existence extérieure à tout esprit est-elle des plus crédibles, pour choquante qu'elle nous paraisse. Comment un corps sans autre valeur que d'être un agrégat passif, inerte et matériel, pourrait-il produire une véritable affectation dans un esprit ? Comment telle longueur d'onde de 440 nanomètres sera-t-elle vue comme couleur par le cerveau qui décodera l'indigo, nul n'est en mesure de l'expliquer univoquement, sauf en recourant à un paralogisme. Le texte du § 51 des *Principles of Human Knowledge* nous semble aussi solide, sinon plus, qu'au moment où il fut rédigé.

Nicolas Malebranche (1638-1715) a développé une critique de la causalité dans laquelle il attribue également l'être à l'idée, l'idée s'égalant à la chose. La matière extérieure semble y devenir invisible, et même à la limite inutile. Pourtant, chez Malebranche, nous sommes crédités de la capacité de voir les choses mêmes que les idées représentent. Sans doute l'Oratorien veut-il éviter le solipsisme qui sépare irrémédiablement l'idée et la chose, enfermant l'esprit dans une sphère close sur elle-même. Une lecture « réaliste » de l'idée malebranchiste serait à la limite possible, selon laquelle l'idée deviendrait comme une médiation transparente, une sorte d'intermédiaire sans grande consistance entre l'esprit et la chose. Pourtant, selon Malebranche les corps sont invisibles, ainsi par exemple pour le carré vu « au dehors », qui reste un carré idéal. Comme le rappelle J.-C. Bardout, l'idée est tellement indexe de la chose qu'elle la restitue en sa présence extérieure<sup>1</sup>. Ainsi voir au dehors ne consisterait pas à appréhender quelque étant existant, mais bien plutôt à inscrire dans l'idée la spatialité de la forme, à « remplir un blanc » en quelque sorte.

Or, si nous y regardons bien, l'occasionalisme a comme visée de détruire la plus grande des erreurs de la philosophie des anciens. Il rend inintelligible l'idée que des corpuscules miniatures pourraient pénétrer dans notre œil par exemple et y causer la représentation de l'image d'un corps existant extérieurement. Et en effet, les photons qui transportent jusqu'à nous la configuration spatiale d'un corps n'obéissent à aucune règle qui restreindrait leur directionnalité, pour la bonne raison qu'ils sont indifférents à pénétrer dans notre œil. Comme l'a fort bien observé R. Ruyer, il ne reste qu'à conclure au moyen d'un raisonnement fort

simple que nous devrions voir déformés les objets qui nous entourent. Ainsi lorsque l'occasionalisme nous dit que nous ne voyons les corps du dehors qu'au moyen des idées qui les représentent, il peut sans doute choquer le sens commun, mais il ne fait pas violence à la droite raison.

Dans cette philosophie, la notion de puissance s'est vue soumise à l'idéal d'une pensée par idées claires. Malebranche a fait remarquer comment l'idée d'une puissance souveraine s'identifie à celle d'une souveraine divinité et comment, d'une manière concomitante, l'idée d'une puissance subalterne est tout à la fois pour les païens celle d'une divinité inférieure, les païens supposant quelque chose de divin dans tous les corps dans la mesure où ils y admettent formes, facultés, qualités, vertus capables de produire des effets par la force de leur nature. Or le propre de la critique impitoyable de la notion de *potentia* chez Malebranche, tout comme la critique berkeleyenne de la notion de *substantia* dont nous avons dit quelques mots semblerait être, en passant la philosophie naturelle des gentils et des savants au crible de l'exigence des idées claires, de finalement détruire le monde qualitatif, celui des forces et des formes. Ce sont les *qualitates occultæ* qui sont, de part et d'autre, révoquées en doute. Le sont-elles de la même façon et en vue du même but ?

Sur ce point, nous allons côtoyer un paradoxe. La visée théologique chez Berkeley croit relever la transcendance des desseins divins bien au-dessus de la nature. Écoutons-le tel qu'il fait parler Philonous dans le troisième des Dialogues :

« [...] *that which to you, I know not for what reason, seems so extravagant is no more than the Holy Scriptures assert in a hundred places. In them God is represented as the sole and immediate Author of all those effects which some heathens and philosophers are wont to ascribe to Nature, Matter, Fate, or the like unthinking principle.* »<sup>2</sup>

Malebranche tente pour sa part de constituer une authentique philosophie chrétienne, de rompre toute frontière incommunicable entre foi et raison. Il n'est que de le comparer avec Bérulle pour comprendre comment son effort n'est ni ascétique ni mystique, mais bien philosophique. À notre avis, ce serait une erreur d'interprétation d'en faire trop rapidement un théologien.

Malebranche dira que la religion nous apprend que les causes secondes et les divinités de la philosophie ne sont que de la matière et des volontés inefficaces. Il reprend toutefois dans sa critique du

paganisme l'idée de souveraineté et, comme l'a très bien montré Bruno Pinchard<sup>3</sup>, il la transpose, mais en lui conservant ce qui en fait l'essentiel : sa qualité d'être un ordre classificatoire et hiérarchisant.

Or, là où nous lisons chez les anciens, tel que par exemple chez Thalès, que « tout est plein de dieux » (Aristote, *De anima*, I, 5) ou encore chez Virgile dans les *Bucoliques* : « *Omnia Jovis plena* », nous lisons chez l'Oratorien : « Tout est plein de Jésus-Christ ; tout l'exprime et le figure » (*Traité de la nature et de la grâce*, II, II, LVIII).

Malebranche de scruter ainsi, en philosophe, le « joint causal » entre ce monde de l'inertie des corps et celui des esprits. Il découvre qu'un monde profane serait indigne de Dieu, alors qu'il n'a fait jusqu'alors que désacraliser le monde.

Or si l'Incarnation du Christ n'est pas une simple modification de l'âme créée, mais une incarnation physique réelle, il faut admettre que le sensible retrouve une fonction objective qu'il avait perdue dans le cartésianisme.

Aussi nous trouvons-nous peut-être en présence, du côté de Berkeley, d'une « dette impayée » à l'égard du paganisme. Et quelles en sont les causes ? Pourquoi Malebranche rend-il finalement justice à ce qui se cherchait même dans les thèses qu'il réprovoque, alors qu'il va jusqu'à en opérer une sorte de *recapitulatio* ? C'est probablement parce que son augustinisme, que ne partageait pas Berkeley, lui a fait sentir à quel point le dogme où tout se tient, celui de l'Eucharistie, du *vinculum substantiale*, obligeait de modifier radicalement le cartésianisme et ses tourbillons de matière réduite à l'étendue en échappant à la prégnance de l'esprit. ♣

<sup>1</sup> Malebranche et la métaphysique, Paris, P.U.F., 1999, p. 80.

<sup>2</sup> G. Berkeley, *Three Dialogues Between Hylas and Philonous* in *Berkeley's Philosophical Writings*, D. M. Armstrong (éd.), New York, Macmillan, 1974, p. 198.

<sup>3</sup> « Souveraineté de Malebranche. La constance d'une philosophie de l'Ordre », *Les études philosophiques*, 4, oct.-déc. 1996, p. 540.